Document generated on 08/11/2025 7:06 p.m.

Études littéraires africaines

MURPHY (Maureen), *Voir autrement*. Paris : Éditions de la Sorbonne, coll. Itinéraires, n°17, 2022, 144 p. – ISBN 979-1-035-10814-4

Ninon Chavoz

Number 55, 2023

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1106491ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1106491ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Chavoz, N. (2023). Review of [MURPHY (Maureen), *Voir autrement*. Paris : Éditions de la Sorbonne, coll. Itinéraires, n°17, 2022, 144 p. – ISBN 979-1-035-10814-4]. *Études littéraires africaines*, (55), 223–225. https://doi.org/10.7202/1106491ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MURPHY (Maureen), *Voir autrement*. Paris : Éditions de la Sorbonne, coll. Itinéraires, n° 17, 2022, 144 p. – ISBN 979-1-035-10814-4.

Présenté à plusieurs reprises comme un « récit » – et même, dans sa conclusion, comme un exemple de cette forme littéraire fort en vogue que fut, à l'orée des années 2020, le « récit de confinement » –, cet essai découle directement d'un mémoire d'habilitation à diriger des recherches. C'est d'ailleurs l'objet de la collection « Itinéraires », fondée par Patrick Boucheron, que de donner à lire « le cours de la vie savante », « ses détours et ses atours, mais aussi ses remords et ses rêves, ses impasses et ses imprévus ». Mêlant savamment détails personnels (double culture franco-américaine ; mariage avec Diadji Diop, rencontré à l'École des Beaux-Arts) et considérations scientifiques, *Voir autrement* présente toutes les qualités attendues de « l'ego-histoire » d'un chercheur averti. Le lecteur y retrouvera les jalons d'une brillante carrière académique (des années de formation, en classes préparatoires puis à l'Université, à la soutenance de thèse, en passant par les amitiés intellectuelles nouées en chemin avec Sophie Leclercq, Philippe Dagen, Serge Guilbaut, pour ne citer ici que quelques noms), de ses succès (une candidature réussie à l'IUF, qui permit à l'auteure de mener à bien un projet consacré à la mondialisation de l'art contemporain et à l'émergence de nouvelles scènes artistiques en Afrique) et de ses déconvenues malheureusement trop courantes (une affaire de plagiat, autour des « courriers échangés par Robert Goldwater avec Nelson A. Rockefeller à propos du Festival de Dakar », indûment exploités par un collègue indélicat, ou encore une expérience en demi-teinte des médias grand public). Une question s'impose dès lors assez naturellement : en quoi le mémoire d'habilitation de Maureen Murphy méritait-il plus qu'un autre d'être publié et soumis à notre attention ?

On pourrait arguer ici de l'intérêt scientifique d'une recherche remarquable à la fois par son vaste empan chronologique et par son ambition méthodologique. Sur le premier point, l'œuvre critique de Maureen Murphy s'étend des avant-gardes du début du XX^e^ siècle (l'auteure rappelle ici la belle découverte qu'elle fit de « l'oiseau du Bénin » qui valut à Picasso un surnom retrouvé sous la plume d'Apollinaire : il s'agit d'un « objet discret, gracieux et gracile », bien différent des fétiches à clous érigés en symbole du primitivisme à la même époque, voir p. 49-57) à la période contemporaine, en passant par l'époque des indépendances (voir *L'Art de la décolonisation*, 2023). Quant à la méthode employée, elle se distingue à la fois par un recours important à l'archive (celles du vendeur Charles Ratton par exemple, qui donnèrent lieu à une exposition au musée du Quai Branly en 2013) et par une mise en relation constante de la réflexion théorique avec des enjeux muséographiques bien concrets. Maureen Murphy rappelle ainsi qu'elle commença sa carrière en tant que responsable des collections à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, et qu'elle la poursuivit au musée du Quai Branly, qu'elle finit cependant par quitter, ulcérée par les choix de l'architecte Jean Nouvel, qui

faisait systématiquement la part belle « à la nature, à la pénombre et au mystère » (p. 22), autant que par les propos de son président, Stéphane Martin. L'entrée dans l'université ne l'a cependant pas conduite à se détourner des expositions, qu'elle continue à organiser et à commenter en Europe, en Amérique et en Afrique, non sans souligner les désaccords fréquents entre conservateurs et chercheurs (p. 45).

Au-delà de ces accomplissements, qui placent Maureen Murphy à la croisée de trois continents et de trois univers (celui des chercheurs, celui des artistes, qu'elle fréquente de près, et celui des conservateurs), il semble néanmoins que le motif principal de cette publication tienne à une spécialisation africaniste, dont l'auteure souligne à plusieurs reprises l'exceptionnalité. *Madame est africaniste ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être africaniste ?* semblent s'exclamer la plupart des interlocuteurs qu'elle met en scène dans ce « récit ». Revenant sur son élection comme maîtresse de conférences à l'Université Paris 1-Panthéon Sorbonne, elle rappelle notamment l'extrême rareté des chaires dédiées en France à l'enseignement des arts d'Afrique (p. 29). À plusieurs reprises, elle évoque aussi son isolement (p. 20 par exemple) et déplore une désaffection générale de l'université française pour les sujets africains, qu'elle impute au refus de s'inscrire dans la mouvance des études postcoloniales (p. 16-19). Elle-même adopte à leur égard une attitude complexe, affirmant ne vouloir renoncer à aucun des outils dont elles sont prodigues, mais se garder pour autant de tout jugement moral ou idéologique (p. 112). Le même positionnement nuancé se retrouve dans le traitement que réserve l'auteure à deux serpents de mer des études africaines : la question de la coïncidence entre l'identité du chercheur et son sujet (résumée ici dès les premières pages par la question *How do you connect to Africa ?* formulée par des collègues anglophones) et celle du rapport au terrain. Sur le premier point, Maureen Murphy souligne l'importance de sa « double culture », à la fois française et américaine, mais elle refuse en revanche toute assignation identitaire : si elle s'est intéressée à l'Afrique, ce n'est pas en raison d'un lien personnel ou familial avec le continent, mais bien parce que cette dernière fait partie intégrante de l'histoire et de l'imaginaire français (« Pourquoi l'Afrique, donc ? Parce que la France, sans aucun doute », affirme-t-elle p. 37). De même, lorsqu'elle aborde la question récurrente du terrain, elle reconnaît toute l'importance de ses voyages au Bénin et au Sénégal, mais elle met simultanément en garde contre l'illusion qui voudrait faire de séjours plus ou moins prolongés en Afrique le gage de la légitimité d'une recherche : selon elle, « le terrain n'a pas de valeur en soi » et « n'importe que s'il permet de rencontrer les acteurs de l'histoire étudiée ou d'en recueillir des témoignages » (p. 126).

Ajoutons enfin que, si la trajectoire de Maureen Murphy peut intéresser plus d'un lecteur, c'est peut-être d'abord parce que ses étapes successives se révèlent étroitement liées à des événements marquants dans le champ des études africaines au cours de la dernière quinzaine d'années : on y

retrouve l'ouverture largement contestée du Musée du Quai Branly en 2006, le scandale de la publication du livre *Sexe, race et colonies* en 2018, le rapport sur les restitutions paru la même année, et plus récemment, le regain d'intérêt pour Senghor. Ce constat amène un regret. Quoique Maureen Murphy se plaise à invoquer son amour des lettres (Depestre, Rushdie, Achebe et Adichie, p. 38) et se propose de « déborder la négritude » dans un volume co-dirigé avec Mamadou Diouf en 2020, elle ne semble pas envisager la possibilité d'échanges avec les spécialistes de littératures africaines : aucun n'est ici cité. Dans un récit intellectuel qui se revendique d'une affiliation aux « études culturelles » (p. 110), une telle lacune étonne. Assurément (et l'existence de la présente revue en est la preuve), se tourner vers les littéraires eût permis à Maureen Murphy de rompre quelque peu avec la solitude qu'elle déplore dans ces pages et, qui sait, de glaner une idée ou deux.

Ninon CHAVOZ

NEWELL (Stephanie), *Histories of Dirt : Media and Urban Life in Colonial and Postcolonial Lagos*. Durham ; London : Duke University Press, 2020, 249 p. – ISBN 978-1-478-00643-5.

Ce nouvel ouvrage de Stephanie Newell est issu du projet de recherche européen *Dirtpol* (2013-2018) portant sur les « politiques culturelles de la saleté en Afrique » (*Cultural Politics of Dirt in Africa*). L'ambition de ce projet était de comparer, d'un point de vue pratique, culturel, politique et historique, les manières d'administrer et d'habiter Nairobi et Lagos en partant d'une analyse comparée des discours portant sur la saleté dans ces deux grandes villes africaines, de l'époque coloniale à nos jours. En consacrant son livre à la seule ville de Lagos, Stephanie Newell veut éviter le risque d'homogénéisation induit par l'analyse comparative entre deux pôles urbains distincts, pour mieux faire apparaître la grande complexité de l'intrication des discours au sein d'une ville aussi multiculturelle et kaléidoscopique que Lagos. Le motif de la saleté, fréquemment associé à cette ville, s'attache aux corps comme un stigmate tenace utilisé à l'époque coloniale pour critiquer l'hygiène des « indigènes » ; il est repris ensuite dans les représentations médiatiques postcoloniales de la pauvreté urbaine, et perpétué aujourd'hui encore pour ostraciser les sexualités non binaires. En interrogeant de façon diachronique les représentations lagossiennes de la saleté, Stephanie Newell ouvre donc un passionnant chantier sur le biais racialiste mis en jeu dans les processus de contrôle et d'exclusion des corps à l'œuvre dans les grandes villes postcoloniales africaines.

Les cinq premiers chapitres, qui portent sur la période coloniale, s'appuient sur l'étude des archives de l'administration urbaine (chap. 1 et 2) et de la presse coloniale (chap. 3), ainsi que sur les archives cinématographiques des services de santé publique (chap. 4), tout en ne cessant de s'in-